

Ce sentiment se retrouve dans les plus petits détails.

On restaure le Château de St.-Germain, partout décoré de la salamandre (devise de François Ier) et de son initiale F. La décoration terminée, la salamandre y est toujours mais elle se tord autour d'un R. F. qui ne fera tout de même pas oublier le plus artiste des rois.

Par ses actes mêmes, la République se présente donc à ses partisans aussi bien qu'à ses adversaires non pas comme un gouvernement national, mais comme un gouvernement du parti temporairement au pouvoir.

Mais ce serait une grave erreur de vouloir l'assimiler à ce que serait, par exemple, le gouvernement d'un parti qui aurait été capable de se maintenir au pouvoir sous un régime semblable à celui de la République Américaine.

Le gouvernement de la République est parfois tombé en des mains réactionnaires, si réactionnaires mêmes que le rétablissement de la monarchie semblait être imminent.

Si donc nous considérons la République comme le gouvernement d'un parti et non comme un système de gouvernement, nous sommes obligés d'admettre que ce parti n'était pas vigoureusement uni en vue d'un but à atteindre du consentement de tous, mais qu'il était au contraire composé de factions discordantes. On serait tenté de croire que toute faction se trouvant au pouvoir aurait suivi une politique de conciliation. Loin de là. Cette forme de courtoisie semble absolument étrangère aux Français. Et partout où vous irez vous trouverez des preuves matérielles de ce besoin de s'affirmer agressivement qui a possédé tout à tour les factions au pouvoir.

Le Paris de la république ressemble beaucoup à ce qu'était la capitale du Second Empire, cependant l'œil est frappé au premier abord par deux monuments modernes qui le dominent aujourd'hui : La Tour Eiffel, colossal et hideux jouet, qui amusa les foules, énerva les artistes et fut une assez bonne affaire ; l'autre, qui peut-être attire plus encore le regard, est l'église du Sacré-Cœur de Montmartre.

Un moment, les réactionnaires furent au pouvoir ; ils étaient bien disposés à l'égard de l'église et autori-

sèrent la construction de ce temple énorme et fastueux consacré à une dévotion particulière et extrêmement française.

Evidemment, à un point de vue, on ne peut qu'admirer la foi persistante et désintéressée des catholiques de France. Mais n'aurait-il pas été plus sage de se souvenir que, pour bon nombre de Français, la religion catholique est un éternel obstacle aux progrès de l'humanité. Cette dévotion même, au Sacré-Cœur, est pour eux le comble de la superstition. Elle excitera l'antagonisme plus encore qu'une autre. Et l'on ne songea pas un instant, que ce monument grandiose tant que l'on voudra, devait rappeler continuellement à tous que pour un temps la République avait été aux mains des cléricaux et qu'ils s'étaient empressés de célébrer ce triomphe momentané de la manière la plus "voyante", la plus persistante, partant la plus exaspérante pour leurs adversaires.

Ceux-ci, d'ailleurs leur ont rendu au centuple la monnaie de leur pièce. Tous les monuments modernes, glorifient exclusivement les bienfaits de la révolution et ses héros.

Dans la cour du Louvre, Gambetta attend qu'on lui donne pour vis à vis un Lafayette, resté à l'état de projet. Une des avenues allant à l'Arc de Triomphe de l'Etoile et qui portait autrefois le nom d'une victoire mémorable du grand Empereur a été débaptisée et appelée Avenue Victor Hugo. Parce que Victor Hugo fut un grand poète ? Du tout. Parce qu'il fut un médiocre politicien et un adversaire acharné de l'Empire.

A Dijon, il y avait une place Saint Bernard, on l'a transformée en place Etienne Dolet ! Saint Bernard était un enfant du sol, il avait fait de grandes choses, son nom était familier à tous, sa mémoire respectée. Peu importe, il était "Saint". Tandis qu'Etienne Dolet était un inconnu qui n'avait rien à faire avec Dijon, mais était mort sur le bûcher pour avoir embrassé les idées de la Réforme à une époque où l'on était pas tolérant non plus. Et raison suffisante, c'était désagréable aux catholiques.

A Lyon, il y avait trois rues qui portaient trois noms distincts, on

les a renommées, Rue, Avenue et Boulevard Emile Zola.

C'est moins commode, personne n'en doute, mais Zola au moment de l'affaire Dreyfus a pris une attitude dramatique et violente qui lui a valu l'horreur du parti clérical et conservateur — Inde : la Rue, Avenue et Boulevard Zola — car ce n'est même pas parce qu'il avait été un éminent pornographe qu'on lui fit cet honneur. Cela ne nuisait pas ; mais cela n'ajoutait rien ; sa gloire politique suffisait.

D'autres villes ont encore poussé les choses plus loin.

Dans une sous-préfecture quelconque, il y avait une rue Saint-Pierre, on la débaptisa pour l'appeler la rue Jean Duval, mais comme le dit Duval était un illustre inconnu même dans sa propre ville on ajouta sur la plaque : (maire 1882). La population trouva ce changement incommode et protesta. Tout le monde connaissait Saint-Pierre et ignorait Duval. Les membres du conseil municipal, qui au fond étaient un peu de cet avis, consentirent volontiers à retirer leur décret ; mais ne voilà-t-il pas que le curé apprenant la chose, fait le dimanche suivant un sermon délirant de joie, dans lequel il félicite hautement ses ouailles d'avoir déjoué les manœuvres des impies qui voulaient déloger Saint-Pierre. Les conseillers municipaux se levèrent comme un seul homme, reprirent leur décret, et le pauvre Saint-Pierre dut faire place à Jean Duval (maire 1882)..... rien que pour ennuyer le curé !

Dans toutes les cours de justice françaises, il y avait autrefois un crucifix. Qu'est-ce que ce crucifix avait à faire avec l'administration de la justice dans un pays sans religion d'Etat ? Probablement rien. Et le supprimer sans bruit aurait été plutôt une mesure de conciliation. Au lieu de cela, les autorités républicaines, choisirent pour procéder à cet enlèvement le jour le plus sacré de toute l'année pour les catholiques : le Vendredi Saint !

Comme question de fait, les radicaux se sont montrés aussi intolérants, aussi hostiles, aussi insolamment triomphants qu'ont jamais pu l'être leurs adversaires. Ils se sont conduits comme s'ils étaient les partisans forcenés d'une tyrannie de par-